

« DU BLEDOS AU TOUBAB »
DE L'INFLUENCE DES LANGUES AFRICAINES ET DES
Français D'AFRIQUE DANS LE PARLER URBAIN DE JEUNES
LYCÉENS DE VITRY-SUR-SEINE.

Isabelle Anzorgue

L'idée d'écrire un article sur l'influence des langues africaines et des français d'Afrique dans le parler urbain des jeunes lycéens de Vitry-sur-Seine, s'est imposée à moi au cours d'une séance de travail au sein du lycée dans lequel j'enseigne, lycée de zone sensible, d'une banlieue appelée par ces mêmes jeunes et les journalistes des informations nationales et régionales, le « neuf quatre ».

À la suite d'une discussion habituelle au sujet du prochain livre à lire pendant les vacances, un élève me dit gentiment qu'il comprend que je leur donne *Candide* à lire puisque je suis professeur (sic !), mais me demande ensuite pourquoi il leur faut toujours lire une littérature de « toubab »... Habituee de ce type de réflexion et forte de mes connaissances des particularités du français d'Afrique noire, pour avoir travaillé sur celles du Togo et de Côte-d'Ivoire, je lui assène un discours sur l'universalité de la littérature et sur mon refus de « chromatisation » de l'enseignement. Devant mon envolée lyrique et citoyenne, ce même élève, quelque peu décontenancé et gêné, me répond : « Mais Madame, ça n'a rien à voir avec la couleur de peau, mais vous comprenez, on voudrait lire des livres qui intéressent les gens comme nous, les gens de la banlieue ». Et à l'ensemble de la classe d'acquiescer. Il y avait donc eu méprise sur le sens du mot « toubab » dont l'origine était par ailleurs méconnue des élèves, à l'exception d'un jeune Sénégalais parlant le wolof à la maison.

Ce mot aurait donc un autre sens que ceux relevés par Susanne Lafage dans son superbe inventaire des particularités du français de Côte-d'Ivoire, ainsi que dans l'ensemble des Inventaire des français d'Afrique qui en ont relevé la présence ?

Il y avait là de quoi perdre tous ses repères !!!

Cette découverte au cours de ce qui pourrait être considéré comme une anecdote tirée d'une tranche de vie d'un enseignant de lettres dans un lycée de banlieue, a cependant réveillé en moi, les instincts de sociolinguiste habituée au terrain complexe de situations pluriethniques et plurilinguistiques sur lequel j'avais travaillé jusque là au Togo et quelque peu en Côte-d'Ivoire.

Ma curiosité éveillée, j'étais amenée à effectuer le voyage linguistique en sens inverse et me questionner sur les mécanismes d'emprunts du français aux langues africaines.

« Toubab » aurait un sens supplémentaire en contexte français : celui de « bourgeois » opposé à « populaire » ; de « parisien » en opposition à « banlieusard ». Le périphérique symboliserait une sorte de mur de Berlin séparant deux zones géographiques, deux classes sociales, deux cultures et donc deux manières d'appréhender la langue. Il y aurait donc d'un côté une banlieue dans laquelle le français utilisé par les jeunes aurait une fonction de minimisation des conflits ethniques, culturels et sociaux face à la Capitale qui serait vue de façon schématique, certes, comme représentative d'un monde auquel ils n'auraient pas accès ?

Ce serait une vision quelque peu simpliste du rapport de communication intra banlieue, dont l'étude des emprunts révèle une situation sociolinguistique beaucoup plus complexe.

Par ailleurs je n'ai pas la prétention ici de faire une étude exhaustive des particularités que l'on pourrait relever, mais cet article constitue en quelque sorte une mise à plat d'un ensemble de questionnements qui mériterait d'être approfondi lors d'une enquête à plus grande échelle.

Qui sont ces « jeunes des banlieue » dont on parle tant... ?

Avant de continuer plus avant, il me semble important de définir le profil de ces jeunes lycéens, et d'une manière plus générale de redonner quelques précisions sur la notion de « jeune de banlieue » trop souvent réduite au stéréotype. La notion même de « jeune » telle qu'elle est actuellement utilisée dans l'ensemble des médias porte à confusion. Il est très fréquent que ceux que l'on appelle « jeunes des banlieues » soient en fait des trentenaires confirmés ! Certains journaux mettent en avant cette confusion dans la dénomination. Ainsi on relève dans un article récent de *Marianne*¹ : « À deux heures du matin, lorsque ferment les restaurants branchés et les épiceries, les rues appartiennent aux dits « gamins », dont certains frisent tout de même la trentaine. » Par ailleurs, Albert Memmi² met très justement en avant une autre confusion, celle de « jeune » et « d'enfant d'immigré » : « Jeunes Maghrébins ne valait guère mieux, c'était encore d'une certaine manière une exclusion, une insistance sur la différence ; c'est pourquoi on réduisit les enfants d'immigrés à l'adjectif jeunes, en référence seulement à leur âge, même s'il s'agissait d'une jeunesse particulière, qui ne répondait pas aux critères, aux préoccupations à l'avenir des autres jeunes. (.) Et comme ils n'étaient pas destinés à demeurer jeunes, il fallut en tout cas trouver un terme plus général, on proposa Français musulmans, sans trop savoir ce que l'on mettait dans chacun des deux mots. » Il en demeure néanmoins que lorsqu'on parle de jeunes dans les médias, il s'agit le plus souvent de « jeunes issus de l'immigration » et que la notion de banlieue est souvent associée à violence, paupérisation et ghettos ; or il est bien évident que la banlieue représente une mosaïque beaucoup plus complexe de situations et de cultures. Si les jeunes de mon établissement font bien une différence entre leur département, le 94, et le 92 qui est synonyme pour eux de banlieue chic, ils en font également une entre Vitry-sur-

¹ Nora Harbib, « Mes jours et mes nuits à la Goutte d'Or », *Marianne*, n° 413, 19 au 25 mars.

² Albert Memmi, *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, p. 137, Gallimard, 2004

Seine, ville de leur lycée d'appartenance et Saint Maur, autre ville du même département, qui a la réputation d'être une ville bourgeoise. Pour autant peut-on encore utiliser la notion de « parler des jeunes urbanisés » ou ne devrait-on pas plutôt parler des « parlers des jeunes urbanisés » en essayant de dégager les points communs à l'ensemble de ces parlers ?

Un corpus limité mais déjà complexe...

La classe qui, sans le vouloir, est devenu pour moi source de questionnement linguistique reflète assez bien de par sa composition, le profil général de l'établissement. Première technologique option électronique, elle se compose essentiellement de garçons (une seule fille) dont la représentation des origines des élèves se compose de la façon suivante : 30 % de Français « de souche », 30 % d'origine maghrébine, 15 % de Français d'origine antillaise, 10 % d'origine d'Afrique noire, 10 % d'origine portugaise, espagnole ou italienne, 5% d'origine asiatique.

Il est important de préciser que la notion d'origine comprend à la fois la notion de naissance ou de filiation à travers les parents, ce qui n'est pas sans importance pour comprendre la relation à l'autre tant dans sa valeur sociale que linguistique, voire sociolinguistique. En effet, celle-ci n'est pas toujours idyllique et elle est souvent révélatrice d'un problème d'identification à la fois à la société française et à la société de leur origine personnelle ou de celle de leurs parents.

De nombreux jeunes nés en France ou arrivés dès leurs premières années de scolarisation, ont perdu contact avec les réalités du pays dont ils sont originaires pour des raisons bien souvent financières. C'est essentiellement le cas des jeunes qui ont des origines africaines au sens large du terme : Maghreb et Afrique subsaharienne. La plupart ne maîtrisent pas vraiment la langue d'origine des parents même s'ils affirment qu'ils la parlent à la maison. En réalité, ils la comprennent mais ne la pratiquent que de façon très artisanale mélangeant français et arabe maghrébin ou français et langue africaine. Il en résulte un problème d'acculturation renforcée par le fait que ces jeunes se définissent eux-mêmes entre deux cultures : la culture française qu'ils vivent au quotidien au lycée, et l'autre plus confuse, celle de leurs parents à laquelle ils essaient d'être fidèles tout en ne la comprenant pas toujours. Ce malaise est accentué par l'étiquette qui leur est souvent donnée par les médias, celle de « jeunes issus de l'immigration » alors qu'ils sont pour la plupart nés en France. L'ensemble se perdant dans la confusion des notions à auxquelles ils adhèrent ou non, celle de Blacks ou de Beurs qui reflètent leur absence d'appartenance réelle à aucune des deux cultures évoquées, auxquelles ils préfèrent très souvent celle de Renou ou de Rebeu. Les appellations « Black » et « Beur » sont en effet vécues comme une légitimation dans la société française par référence aux succès sportifs (Coupe du Monde en 1998) de l'équipe de football de France « Black, Blanc, Beur » contrairement à « Renoi » et « Rebeu » qui font davantage référence aux origines parentales et marquent une marginalisation au sein de cette même société. Ces dernières sont d'ailleurs largement plus répandues au sein des jeunes du lycée que les premières qui appartiennent davantage au discours médiatique.

Il est cependant à remarquer que pour les jeunes d'origine italienne, espagnol, ou portugaise, qui par ailleurs représentent une proportion importante des jeunes scolarisés au sein de l'établissement, le problème d'identification ne se pose pas pour eux dans les mêmes termes. S'ils sont eux aussi l'objet d'appellations qui font référence à leurs origines, celles-ci ne sont employées que par les autres et il s'agit le plus souvent de termes de moqueries voire d'insultes auxquels ils n'adhèrent pas et ne s'identifient pas. Ces jeunes se sentent avant tout européens, et sont, de plus, confortés dans leur légitimation par le fait que la langue des parents soit enseignée comme langue vivante dans la plupart des lycées.

La composition de cet établissement scolaire et l'importance de la légitimité ou de la non légitimité ressentie par les élèves au sein d'un système et d'une société française explique le nombre important d'emprunts à l'arabe bien que certains phénomènes observés dans certains pays d'Afrique noire et notamment, les pays d'Afrique de l'Ouest puissent être relevés.

Une revendication identitaire

L'emprunt aux langues d'immigration dans le langage des jeunes n'est pas un phénomène nouveau, preuve en est de la présence de mots gitans, manouches, arabes dans l'« argot à papa ». Nombre de ces mots sont par ailleurs tombés dans le fonds commun du français oral usuel. Ce qui est récent est de constater que ces emprunts sont de plus en plus nombreux dans le français des jeunes sans que l'on puisse pour autant parler d'insécurité linguistique.

En effet, pour la plupart des jeunes qualifiés par les médias de « jeunes issus de l'immigration » et qui cependant dans les faits méconnaissent la culture des parents, le retour au « bled » est souvent très douloureux, et il est très difficile pour eux de communiquer avec ceux qu'ils nomment les « blédards³ » terme dont la création hybride par suffixation à connotation péjorative en *-ard* à partir du mot « bled⁴ » montre déjà le degré d'incompréhension entre ceux qui sont considérés comme Français par les cousins du « bled » et comme « Beurs » à travers le prisme français. Les « blédards » sont par ailleurs experts en arabes vernaculaires différents des leurs. Cependant même si en réalité peu d'échanges ont lieu en arabe avec les pairs, son utilisation au sein du français est chargée de forte connotation identitaire. Elle est tout d'abord la marque d'une appartenance géographique (département, quartier, cité), puis d'une représentation sociale (classe populaire), et/ou d'une appartenance ethnique (franco/maghrébin) et pour tous ceux qui vont l'utiliser et qui ne sont pas originaires du Maghreb, elle devient la marque d'une génération en opposition (la jeunesse).

La confusion des genres évoquée plus haut entraîne des manifestations ethniques exacerbées instaurant un rapport de pouvoir par la langue du dénigrement. C'est une manière de marquer le territoire au même titre que les tags et graffitis. Il

³ dérivation suffixale à partir du mot *bled* : qui vit au *bled* ou qui a les manières de celui qui vit au *bled*.

⁴ Bled : plusieurs sens : 1. village 2. zone reculée 3. terroir, campagne 4. pays

n'est pas rare d'assister à des joutes verbales dont l'origine ethnique est le thème central. Ce vocabulaire de l'ethnicité occupe un espace important dans le français des jeunes du lycée et sert parfois de salutations. Ce qui peut paraître comme une agression aux oreilles du néophyte n'est en réalité que la conséquence d'un constat d'une réalité différentielle sous la forme d'un jeu de rôle d'insultes de connivence. Nous n'en retiendrons que ici que les appellations ayant trait aux emprunts :

Ainsi les jeunes, quelle que soit leur origine, vont appeler « bledos », toute personne originaire du Maghreb qui n'a pas encore acquise les manières françaises, puis par extension toute personne, quelle que soit son origine, qui manque de débrouillardise. Ce terme formé par suffixation hybride à partir du mot arabe *bled* est en quelque sorte l'équivalent du « broussard » d'Afrique de l'Ouest. « Karlouche » désigne les camarades d'origine africaine ou antillaise, ce terme signifiant « noir » en arabe. Ces derniers utiliseront pour se saluer entre eux le terme de « neg' » en adoptant la prononciation créole. Les Africains se dénomment entre eux les « cainfs » verlan d'Africains. Les « blancs » quelle que soit leur provenance sont appelés « toubab », dans le sens que l'on trouve dans la plupart des inventaires des français d'Afrique noire (Côte-d'Ivoire, Togo, Bénin, Sénégal,...). On relève une variante à connotation péjorative « gouaron⁵, gouaronne »

La religion qui est de plus en plus un signe de reconnaissance est également au centre des dénominations, ainsi les non musulmans sont désignés sous le terme de « hallouf⁶ » et les musulmans sont tous « hallals » (par glissement sens du mot arabe qui désigne tout ce qui n'est pas frappé d'interdit par l'islam par extension, viande dont la consommation est permise par la religion musulmane)

Les filles sont désignées par le terme « go » : « Cette go là, j'la kiffe⁷ », particularité déjà relevée en Côte-d'Ivoire et au Togo pour ne citer que ces pays.

Il n'est pas rare par ailleurs que ces mêmes filles se saluent à travers un « salut mon frère » claironnant. Cette neutralisation des genres révèle sans doute une stratégie verbale qui leur permet de se faire respecter dans un monde dominé par les garçons et les valeurs machistes.

Une fonction cryptique

Cependant tous, quelles que soient l'origine et la religion, se reconnaissent comme appartenant à une même zone géographique de la banlieue de Vitry-sur-Seine et de ses environs proches et se désignent sous l'appellation de « cousins » dans sa valeur généralisante d'appartenance à un même clan, une même ethnie, une même région, une même ville, un même quartier, une même cité.

La notion de connivence fait partie de la valeur cryptique de la langue utilisée par ces jeunes dans sa création et constitue le berceau commun des différents parlés des jeunes, quelle que soit leur banlieue d'appartenance. La verlanisation en

⁵ *gouaron, gouaronne* : de *gouère* : « français de souche ». Utilisé au Maghreb pour désigner les Européens.

⁶ De l'arabe : « porc »

⁷ *kiffer* v.tr. : « être attiré par... »

est un procédé essentiel. « Cousin » connaît une variante largement plus usitée qui est « zincou ». Le terme « frère » utilisé dans le même sens, et revêtant la même connotation est souvent verlanisé en « refrè ». *Cousin, frère, voire neveu* également relevé chez les jeunes, sont des termes qui ont déjà été relevés comme particularités par de très nombreuses équipes comme des particularités du français d'Afrique.

La fonction cryptique poussée à l'extrême amène à la verlanisation du verlan appelée veul, le mot « beur » en est l'exemple typique, arabe/rebeu/beur.

La verlanisation peut s'accompagner d'hybridation et l'on n'est pas loin ici de procédés relevés par S. Lafage en Côte-d'Ivoire : *bledman / debléman*. (emprunt à l'arabe verlanisé *bled* + anglais : *man*)

Les calques sont par ailleurs très fréquents : « j'suis pas venu du bled pour être maçon, j'veais passer ma vie à tenir les murs⁸ »

L'influence de la mode des SMS et de l'anglais ouvre des voies aux jeux graphiques. Le mot « toubab » au centre de notre réflexion, se trouve parfois orthographié « 2 bab » ou bien le verlan d'Africain « cainfri » devenu « cainfry » puis orthographié « K1fry ».

Certains processus linguistiques avaient déjà fait l'objet d'analyse sur le terrain ivoirien ou togolais : simplification des temps et modes : « Il m'a chouravé mon keus⁹ » ; changement de classe syntaxique : « j'le kiffe grave¹⁰ »

Malgré une forte hétérogénéité d'origine géographique, de culture, de religion et de langue maternelle, on constate une forte volonté de reconnaissance autour d'une langue commune qui aurait une fonction de contrenorme face au français de la norme représenté par le discours scolaire. S'ajoute une volonté de norme partagée qui permettrait de minimiser les conflits interethniques face aux « toubabs » qui sont représentés dans leur imaginaire par Paris et les banlieues dites « chics », non « sensibles » selon le jargon ministériel.

Langue hybride et culture métissée...

L'impact de la musique rap, hip-hop, qui est la musique de prédilection de la plupart de ces jeunes n'est pas à négliger. Elle trouve un écho auprès de ceux qui se considèrent comme des « galériens ». Elle leur parle de leur vie, de la fracture sociale qui entraîne une autre fracture, la fracture linguistique. Elle révèle en effet une revendication identitaire en faveur d'une culture métissée qui est révélée à travers le lexique qu'elle emploie. Elle devient l'espoir d'une possible reconnaissance. Les lycéens de Vitry-sur-Seine se reconnaissent en l'un des groupe de rap, le groupe 113, groupe vitriot, constitué en grande partie d'anciens élèves du lycée, qui a obtenu une Victoire de la musique. Ce groupe exprime leur propre

⁸ calque de l'arabe algérien *ychedoù* = « ils tiennent les murs ». Expression utilisée par dérision pour parler des jeunes chômeurs qui n'ont rien d'autre à faire que de passer les journées adossés au mur.

⁹ Verlan de *sac*

¹⁰ « beaucoup, à la folie ».

ambiguïté identitaire et linguistique à travers les paroles de Tonton du Bled¹¹ : « Avec deux ou trois blédards on tape la discussion, ils m' parlent trop vite en argot d'blédards ».

Par ailleurs l'influence de la scène française est réelle : 113, Jamel Debouze, DJ Abdel, Faudel, Zebda, Corneille, Les Motivés, ont pour la plupart été légitimés par le Prix de la Musique. Ce métissage linguistique des paroles utilisées par chacun d'eux se retrouve à travers l'utilisation de termes tels que « kiffer », « chouffer¹² », qui sont issus de la « darja », arabe maghrébin algérien.

Ce métissage lexical et syntaxique est avéré par le fait que ces mots ne sont pas seulement utilisés par les jeunes dits « issus de l'immigration » mais également par ceux qui sont dénommés « gaulois¹³ ».

Il en est de même pour l'accent et la prosodie, notamment l'accentuation des mots ou fin de phrase sur l'avant-dernière syllabe ou le claquement de langue marque d'approbation d'un propos, que l'on observe chez des jeunes qui ne parlent pas arabe et qui n'ont aucun lien géographique ou familial avec le Maghreb.

J'illustrerai ici cette réflexion par une expérience personnelle fort édifiante. En tapant « toubab » sur internet, j'ai eu comme réponses celles de sites élaborés par des Européens qui racontaient leur expérience africaine en Afrique francophone, ce qui ne déroge en rien à la définition en contexte africain de ce terme ; mais également une réponse qui conforte la notion de véhiculaire interethnique celle de l'interview d'un groupe de ragga qui porte le nom de « Black toubab ». À la question portant sur le choix du nom de leur groupe dont les deux chanteurs sont l'un blanc, l'autre noir, la réponse est « pour la mixité des couleurs et des cultures. On trouve dans ce groupe une large représentativité de ce qui compose notre génération Black, Blanc, Beur et les autres ». Plus loin « on rencontre chaque fois un public nouveau qui vient kiffer ta musique et c'est ça l'énergie musicale ».

De l'énergie musicale à l'énergie linguistique, preuve est faite de ce rôle complexe à la fois identitaire et unificateur de ce français des jeunes.

Pour autant, tous les jeunes du lycée ne s'expriment pas tous de cette façon, même s'ils ont parfois une connaissance passive de l'ensemble de ces particularités. Plus l'intégration par la scolarisation est forte, moins l'utilisation d'une langue identitaire se fait sentir, même si celle-ci est utilisée de façon ludique avec les pairs. Par ailleurs, ces élèves s'opposent aux autres par un goût prononcé pour la musique « rock métal », considérée par les fans de hip-hop et de rap comme une musique d'élite... Pour ceux qui réussissent dans la poursuite des études, IUT, BTS, Ecole d'Ingénieur, le parler que nous avons évoqué tout au long de cet article est considéré comme un rituel de passage lié à l'adolescence, même si bon nombre de mots sont cependant utilisés au sein du langage courant pour rester encore un peu « jeune ».

¹¹ 113, Les Princes de la Ville.

¹² De l'arabe = « regarder »

¹³ Français « de souche »

Par ailleurs on constate qu'un certain nombre de ces mots est relayé par les média qui veulent elles faire « djeunes¹⁴ » !

De l'identitaire à l'enfermement ?

La prise de conscience du savoir et de la langue du savoir comme étant des armes pour se sortir d'une situation d'exclus, et pour revendiquer une autre image que celle des clichés développée par les médias, est en train de d'essaimer chez nombre de jeunes. Elle est parfois relayée par de jeunes auteurs dont Faïza Guène¹⁵, ou des rappeurs tel que Akhenaton. De fait, elle stigmatise une deuxième fracture sociale et linguistique. Il y aurait d'un côté les jeunes majoritairement représentés pour qui la langue des cités est vécue comme une variété de français dont ils maîtrisent les contextes d'utilisation, une sorte de deuxième langue qui feraient d'eux des bilingues du français, et d'un autre côté, les jeunes qui, contrairement aux idées reçus, ne représentent pour l'instant qu'une minorité, pour qui la langue des cités est vécue comme une arme d'opposition tout en étant cependant la seule variété de langue maîtrisée. Ces derniers ont perdu toute référence aux normes du système scolaire qui pour le moment est le seul facteur d'ascension sociale, se retrouvent très rapidement en situation d'échec et donc exclus une deuxième fois de toute possibilité d'intégration sociale.

On a pu en constater les conséquences lors des dernières manifestations lycéennes qui ont été l'occasion de violences entre jeunes.

Il y aurait donc deux types de jeunes. D'une part, ceux qui auraient perdu tout espoir de promotion par l'école et ceux pour qui l'école est encore vecteur de réussite qu'ils soient Blacks, Blancs ou Beurs, Banlieusards ou Parisiens, tous sont considérés par le premier type comme les moutons « blancs », les « vendus », contre lesquels ils manifestent leur rancœur. Le mot « toubab » aurait donc un autre sens en devenir ?

Cela m'amène pour finir à me poser une question à laquelle je n'ai pas pour le moment de réponse, cet article constituant un embryon de recherche qu'il me faudrait approfondir : Si ce parler des jeunes fonctionne comme une langue intervéhiculaire en réaction contre la langue qui mène à l'ascension sociale ne risque-t-elle pas à terme de devenir pour certains une langue d'enfermement et de refus autodestructeur ? Identification et unification ne signifient pas pour autant que le problème des banlieues est résolu. Cette fracture linguistique entraîne une nouvelle approche de la langue et de ce fait de société.

La démarche sociolinguistique à adopter doit se détacher de toute velléité pédagogique pour devenir purement descriptive et faire un état des lieux d'une situation linguistique complexe afin de mettre des mots sur des maux.

¹⁴ Djeune : n. ou adj. Terme qui désigne 1. celui qui utilise des termes propres au parler des cités pour faire jeune ou branché. 2. une manière faussement « racaille » de s'exprimer.

¹⁵ Faïza Guène, *Kiffe, Kiffe demain*, Hachette Littératures, 2004

Bibliographie

- AGUILLOU P. et SAÏKI N. *La Téci à Panam'. Parler le langage des banlieues*, M. Lafon, 1996.
- BOUZIANE DAOUDI et HADJ MILIANI, *Beurs'melodies*, Séguier, 2002
- CALVET, L.J. *Les voix de la ville, Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Payot, 1994.
- CAUBET D., « Métissages linguistique ici (en France) et là-bàs (au Maghreb) », Ville-Ecole-Intégration, *Enjeux*, 130, septembre 2002
- CAUBET D., *Les mots du bled, Espaces discursifs*, L'Harmattan, 2004.
- DUCHENE N., « Langue, immigration, culture : paroles de banlieue française », *Méta*, XLVII, 1, 2002
- GADET F., « Français populaire », un concept douteux pour un objet évanescent », Ville-Ecole-Intégration, *Enjeux*, 130, septembre 2002.
- GADET F. : « Français populaire : un classificateur déclassant ? », *Marges linguistiques*, novembre 2003.
- GOUDAILLER J.P., *Comment tu tchatches !, Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve et Larose, 2001.
- HADDAD JD, « Le langage verbal des jeunes des cités », *DEES 111/mars* 1998, pp. 54-56.
- LAFFITTE R., *Action langage des jeunes*, Ministère de l'Education nationale, avril 2002.
- LAFFITTE R. et YOUNSI K., Bien ou quoi ? La langue des jeunes à Ivry et Vitry-sur-Seine, SELAFA, avril 2004.
- LEPOUTRE D., « Les réunois, i'mangent du mafé », Tensions interethniques et acculturation dans une jeunesse de banlieue », *Migrant-Formation*, 109, juin 1997.
- MEMMI A., *Portrait du décolonisé arabo-musulman et quelques autres*, Gallimard, 2004
- MERLE P., *Dictionnaire du français qui se cause*, Milan, 2004.
- MORTAMET C., « Usages des langues au quotidien : Le cas des immigrations maghrébines, africaines et turques dans l'agglomération rouennnaise », *Glottopole*, 56 janvier 2005.
- SEGUIN B. et TEILLARD F. *Les Céfrans parlent aux Français, Chronique de la langue des cités*, Calman-Lévy, 1996.
- Tchatte de banlieue*, La Sirène, 1995.
- VIDAL D. et BOURTEL K. *Le mal-être arabe, enfants de la colonisation*, Agone, 2005.

REVUES

Langues et cité, Septembre 2003, n°2

Langues française, n°14, Les mots des jeunes, Observations et hypothèses, LAROUSSE, Juin 1997.

Langues française, n°144, Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques, décembre 2004.

Langue et migration, Langues de France, Le langage des médias « sur les cités », n° 1252, novembre-décembre 2004.

Sites INTERNET

Résonance, Le parler des jeunes, Juin 2003.

(Obsdeparis.nouvelobs.com) Rap a dit : sismique banlieue sud

QUEFFÉLEC A., Des migrants en quête d'intégration : les emprunts dans les français d'Afrique., Université de Provence, INALF-UPRESA 6039 (internet www.nice.fr)